

Du livre à la bibliothèque ou l'effet arborescent dans *Zabor ou Les Psaumes* de Kamel Daoud**From the book to the library or the arborescent effect in *Zabor ou Les Psaumes* by Kamel Daoud**

Date de reception : 29/04/2021 ; Date d'acceptation : 14/08/2021

Résumé

Dans cette étude littéraire, menée sous l'angle de la narratologie, nous nous intéressons au roman de Kamel Daoud, intitulé *Zabor ou Les Psaumes* (2017). Dans ce récit contemporain, nous allons analyser l'effet arborescent des livres et leur rapport avec le pouvoir de l'écriture, un don propre au protagoniste Zabor.

Mots clés : arbre, écriture, littérature, livre, narratologie.

Lamia MECHERI***Chourouk Edoha
GOUASMIA**Université d'Annaba,
Algérie.**Abstract**

In this literary study, conducted from the perspective of the narratology, we are interested in the novel of Kamel Daoud, *Zabor ou Les Psaumes* (2017). In this contemporary story, we will analyze the network effect of books and their relationship to the power of writing, a gift to the protagonist Zabor.

Keywords: book, literature, narratology, tree, writing.

ملخص:

في هذه الدراسة الأدبية، أجرى من منظور ناراتولوجي، نحن مهتمون في الرواية الأخيرة من كامل داود، زابور أو المزامير. في هذه القصة المعاصرة، وسوف نحلل تأثير شبكة الكتب وعلاقتها بالسلطة من الكتابة، هدية للرواية زابور.

الكلمات المفتاحية: الأدب، شجرة، كتاب، كتاب، ناراتولوج.

* Corresponding author, e-mail : lamiarome@yahoo.fr

I- Introduction :

Dans le roman *Zabor* ou *Les Psaumes*, Kamel Daoud invente un personnage qu'il nomme Zabor. Ce dernier est orphelin de mère et rejeté par son père. Il vit avec sa tante et son grand père dans un petit village qui se trouve quelque part en Algérie. Mais, très tôt, Zabor se rend compte qu'il possède un don magique, celui de prolonger sa vie par le biais de l'écriture. De cette façon, il peut échapper à la mort. Plus puissant que la Shéhérazade des Mille et une nuits qui, pour sauver sa vie, raconte des histoires infinies au sultan, Zabor, quant à lui, écrit des livres, non seulement pour repousser sa mort, mais aussi celle de tous ceux qui l'entourent. D'ailleurs, sa chambre se transforme en une véritable bibliothèque puisqu'il ne s'arrête plus d'écrire des volumes, comme la sultane orientale qui ne s'arrête plus de raconter des histoires.

Ainsi, nous allons analyser le thème de l'écriture arborescente, afin de comprendre les mécanismes de l'écriture de Kamel Daoud et la relation de celle-ci avec la mort. Pour cela, nous avons choisi de diviser notre travail en trois parties portant les mêmes titres que les chapitres du roman : « Le corps », « La langue » et « L'extase ». Nous recourons à l'approche narratologique de Gérard Genette, comme cadre de référence, et tentons de répondre aux questions suivantes : comment se manifeste la métaphore de l'arbre dans l'écriture de Zabor et comment peut-elle conjurer la mort ou changer le destin d'un homme ? En quoi l'écriture d'un livre ressemble-t-elle vraiment à une structure d'un arbre ? Pourquoi Zabor s'intéresse-t-il au livre et au personnage de Robinson Crusé ? Comment s'incarne Shéhérazade dans le texte de Kamel Daoud et quel est son rapport avec le protagoniste ?

II-1- Le corps :

« *La narration est le geste fondateur du récit qui décide de la façon dont l'histoire est racontée. L'étude de la narration consiste à identifier le statut du narrateur et les fonctions qu'il assume dans un récit donné* » (Jouve, 1972 : 23). Nous avons choisi d'introduire notre titre par une définition relative à la narration, afin d'examiner le corpus selon la narratologie. Dans chaque texte narratif, il est nécessaire de préciser la position temporelle du narrateur : « *Le texte narratif, comme toute autre texte, n'a pas d'autre temporalité que celle qu'il emprunte, métonymiquement, à sa propre lecture* » (Genette, 1972 : 78). Gérard Genette réfléchit sur la question du temps du récit, précisément sur l'ordre relatif à l'enchaînement logique ou non, des événements dans l'histoire. Ce qui nous intéresse, ici, est l'analepse, un des types d'anachronies, propre à Gérard Genette, qui consiste à raconter ou à revenir sur un événement du passé par rétrospection. En effet, le retour en arrière sert à clarifier et à comprendre une situation passée et même présente, à partir du moment où le passé hante le présent duquel il se nourrit en profondeur.

À partir de cette réflexion, nous allons nous servir de l'analepse et de la focalisation, pour étudier quelques événements relatifs au passé du protagoniste Zabor, des événements qui participent à l'émergence de la métaphore de l'arbre sous toutes ses formes : familial, spatial, etc.

Dans son texte, l'auteur met l'accent sur les rapports de Zabor avec sa famille, qui se manifeste à travers une relation ramifiée. Pour comprendre cette relation, qui est une manière mettant en avant le thème de l'arborescence, nous allons examiner les points de vue du protagoniste, selon le modèle narratologique. Ce dernier propose des modes narratifs selon différents points de vue, nommés focalisations.

Il convient de préciser que le récit de Kamel Daoud dépend d'un mode essentiel de focalisation. Il est question d'une focalisation zéro lorsque « [...] *le narrateur sait tout et en sait même plus que les personnages* » (Jouve, 1972 : 33), comme le montre cette citation : « *L'aîné du vieux, Abdel, [...]. Je le connais mieux qu'il ne peut le deviner : toute sa force, il la puise dans une colère permanente contre le monde du village d'en bas* » (Daoud, 2017 : 33), nous dit Zabor. Il est question aussi d'une focalisation interne lorsque « [...] *le narrateur adapte son récit au point de vue d'un personnage* » (Jouve, 1972 : 33), ce qui est aussi le cas dans le roman. Le narrateur, par moment, glisse dans la peau d'un autre personnage – la narration se fait alors à la troisième personne du singulier – et, parfois, il est le narrateur de sa propre histoire. D'ailleurs,

nous constatons que, au cours de notre lecture, le protagoniste utilise la première personne du singulier « je » lorsqu'il s'exprime : « [...] quand je me promène dans les champs, provoque un désordre sensuel en moi. Je le jure [...] » (Daoud, 2017 : 22), affirme le narrateur.

Pour comprendre les deux types de focalisations, qui nous permettent d'explicitier les liens familiaux et donc « arborescents » du protagoniste, il convient de faire un rappel du contexte du récit. Kamel Daoud raconte l'histoire d'un jeune garçon « [...] grand, maigre, visage dur et beau, portent le nom de Zabor, écrivant les psaumes » (*Ibid.* p.113). Orphelin de mère, il est rejeté par son père Hadj Brahim, sa belle-mère et ses demi-frères. L'histoire se déroule en Algérie, précisément dans un petit village, Aboukir, qui se situe entre le désert et la forêt, durant la décennie noire. Cette situation rend Zabor triste puisqu'il se sent seul, comme un étranger, dans un univers qui n'est plus le sien. Mais, heureusement le jeune garçon a été élevé dans les bras de sa tante, qui a pris soin de lui, en le considérant comme son propre fils : « Oui, c'est mon fils. Il m'a été donné par Dieu, et pas par un idiot au pantalon creux » (*Ibid.* p.133), affirme-t-elle.

Ainsi, à travers plusieurs lectures, liées aux points de vue du protagoniste, celui de la focalisation zéro et de la focalisation interne, nous remarquons que la relation de Zabor avec sa famille se dessine à la manière d'un arbre, un arbre ayant plusieurs directions. Il symbolise, dans ce contexte l'arbre généalogique, source de vie pour Zabor et sa famille, précisément la relation qu'il entretient avec sa tante : « J'étais son fils dans le désordre des feuilles mortes tombées de l'arbre généalogique » (*Idem.*), confirme le narrateur. En effet, la présence de la tante permet à Zabor de tisser et de consolider des liens familiaux, qui commençaient à devenir fragiles au fil des années, et à renouer avec le cocon familial.

De ce fait, les techniques de la focalisation et de l'analepse nous permettent, non seulement, de connaître le passé tragique du protagoniste, mais aussi de comprendre comment il a découvert le don de l'écriture, une sorte de pouvoir magique ayant la faculté de repousser la mort et, par conséquent, de sauver des vies humaines. L'acte d'écrire lui permet de vivre à travers les récits qu'il produit, mais aussi de survivre en écartant l'apocalypse, c'est-à-dire la mort. Dans cet espace du savoir, la chambre qui donne lieu à un autre type d'effet arborescent, le protagoniste peut anticiper des événements à venir. En narratologie, ce procédé se nomme prolepse. Ce dernier est un autre type d'anachronie contraire à l'analepse. Ce concept est, selon Gérard Genette, une anticipation narrative d'un événement ultérieur : « Le récit "à la première personne" se prête mieux qu'aucun autre à l'anticipation, du fait même de son caractère rétrospectif déclaré, qui autorise le narrateur à des allusions à l'avenir, et particulièrement à sa situation présente, qui font en quelque sorte partie de son rôle » (Genette, 1972 : 106.)

Grâce à la prolepse, le lecteur peut anticiper ce qui risque de se produire, dans un avenir proche, si Zabor est privé des cahiers qu'il a écrit et font partie de sa bibliothèque : « La fin du monde, pour moi, est ce jour où on volera mes cahiers pour les éparpiller dans les rues, aux vents, comme à la sortie des écoles la veille des vacances » (Daoud, 2017 : 37).

Ainsi, à l'effet arborescent familial ou mieux généalogique, s'ajoute celui de l'écriture. Cette dernière est la seule solution qui puisse changer le destin de l'homme parce qu'elle lutte contre la mort, en guérissant des corps, qu'ils soient malades ou victimes d'emprisonnement : « Ecrire, simplement, est en soi un procédé de guérison des autres autour de moi, de préservation », comme le confirme le protagoniste (*Ibid.* p.20). En ce sens, nous remarquons que le pouvoir de l'écriture a totalement changé la vie de Zabor et aussi ses pensées, en lui ouvrant d'autres portes, comme celles du voyage, par le biais de l'imagination.

Or, avant de découvrir ce pouvoir, le narrateur nous apprend qu'il est passionné de lecture, depuis son adolescence, précisément des romans écrits en langue française : « Quand ils ne sont pas lus, les livres voyagent peu à peu, d'une maison à l'autre, d'un sous-sol à l'autre, d'un carton à l'autre. Quand ils sont lus, c'est le lecteur qui voyage » (*Ibid.* p.254). Il lit donc sans cesse tous les livres qu'il peut trouver à Aboukir : « Oh, je jure que j'ai tout lu dans le village. Le moindre mot. Le plus petit paragraphe possible », précise-t-il (*Ibid.* p.15). De ce fait, le monde de la lecture

conduit le protagoniste à entrer en contact avec celui de l'écriture, afin de sauver le corps humain de la mort, prisonnier au sein du corps spatial, c'est-à-dire son village, pendant la guerre civile algérienne. Enfermé comme un prisonnier dans sa chambre et encerclé par des livres, il écrit constamment, jour et nuit, pour échapper aux maux et aux maladies qui rongent la société en proie aux violences : « *Je savais que j'étais prisonnier de mon don et d'Aboukir* » (Ibid. p.238), nous dit-il.

Par ailleurs, l'écriture arborescente a une relation avec le corps charnel et aussi spatial. Ceci est lié à un événement traumatique du passé de Zabor, en particulier lorsqu'il est tombé dans un puits sec et a failli perdre la vie. À partir de ce moment, il réalise que son corps est toujours en vie : « *Ce soir, je sors enterrer un lot de cahiers. La nuit sera claire et indiquera le chemin des meilleurs arbres. C'est une décision* » (Ibid. p.199). Sorti indemne de cet incident, il se met à écrire des histoires, qui s'enchevêtrent comme les branches d'un arbre, comme s'il avait fait un pacte lui permettant de lutter contre la mort jusqu'à changer le destin d'un homme : « *L'écriture est un tatouage et, derrière le tatouage, il y a un corps à libérer* » (Ibid. p.318), confirme le narrateur.

Ainsi, les anachronies analeptique et proleptique ainsi que la focalisation rendent visible l'écriture arborescente, qui se manifeste à travers la relation qu'entretient Zabor avec sa famille, où il est question de repousser la mort, en soignant un corps familial et de se libérer d'un corps spatial. Cette réflexion nous conduit à explorer la seconde partie de notre travail en rapport avec la langue.

II-2- La langue :

Le personnage de Kamel Daoud est, comme nous l'avons mentionné précédemment, un jeune homme passionné de lecture, mais aussi un écrivain qui écrit des histoires pour repousser la mort. Or, nous remarquons que Zabor lit et écrit dans une langue qui le fascine, à savoir le français. En effet, le personnage se souvient qu'à l'âge de treize ans, il a trouvé, dans une maison de son village, douze romans français abandonnés par un ancien colon après la révolution algérienne. Mais, il s'est attaché particulièrement au roman de Daniel Defoe, Robinson Crusoé.

L'évocation du personnage de Robinson Crusoé, un mythe qui nourrit en profondeur l'œuvre daoudienne (Lakehal, 2016), se fait par le biais de l'intertextualité, un concept théorisé par plusieurs critiques dont Gérard Genette. Ce dernier la développe dans son ouvrage *Palimpsestes* en la définissant comme suit : « *Je la (l'intertextualité) définis pour ma part, d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre. Sous sa forme la plus explicite et la plus littérale, c'est la pratique traditionnelle de la citation (avec guillemets, avec ou sans référence précise) ; sous une forme moins explicite et moins canonique, celle du plagiat [...], qui est un emprunt non déclaré, mais encore littéral ; sous forme encore moins explicite et moins littérale* » (Genette, 1982 : 8).

Ainsi, le recours au personnage de Robinson Crusoé prend forme par le biais de l'écriture intertextuelle, qui nous renvoie à l'effet arborescent et à la métaphore de l'arbre. Zabor s'identifie à ce personnage emblématique parce que lui aussi vit dans la solitude, sur une île « arabe », déserte et vide qui n'est autre que son village Aboukir : « *Peut-être que le village où je vivais n'était qu'une île renfermée et sourde que j'étais chargé de libérer par de long récit et l'apprentissage d'une langue plus vaste, plus vigoureuse, plus proche de celle du naufragé que de ses perroquets qui tournaient en rond, obligés d'inventer une grammaire, des religions, des livres des plats et des fruits, des prénoms et des passions avec seulement cinq mots et un prénom mystérieux et déserte ?* » (Daoud, 2017 : 156-157).

Par ailleurs, quand Kamel Daoud reprend le récit de Robinson Crusoé, il procède à des modifications tout en l'algérianisant. Le personnage du « nègre » nommé Vendredi, par exemple, devient un « perroquet », nommé Poll. Ce dernier est un oiseau qui tient compagnie à Robinson Crusoé, souffrant de solitude, ce qui le conduit à parler aux animaux, précisément à un perroquet s'appelant Poll. Zabor devient, à son tour, un Robinson « arabe » à la recherche d'une langue pour écrire : « *[...] et moi, Robinson arabe d'une île sans langue, maître du perroquet et des mots* » (Ibid. p.45). Il s'identifie au personnage îlien qui parvient à survivre grâce à la lecture de la Bible, en

luttant contre la solitude, en portant un intérêt pour le Livre sacré : « *Robinson Crusoé est le plus fascinant de mes livres trouvés. J'ai aimé cette histoire il y a longtemps et, depuis, il a pris pour moi la valeur d'un livre sacré* » (*Ibid.* p.154).

L'évocation du Livre sacré, par le biais de l'intertextualité, donne de la profondeur à l'effet arborescent du roman de l'auteur. En effet, le récit de Kamel Daoud abonde de références religieuses, comme l'allusion à l'univers prophétique à travers la toponymie : le nom arabe du personnage Zabor nous renvoie au livre sacré Les Psaumes du prophète Daoud (David). En outre, nous apprenons, au fil de la lecture, que le protagoniste, comme le prophète Ismaïl et même si le contexte est différent, est orphelin et a été abandonné avec sa mère Hadjer, dans le désert, par son père Ibrahim. Il est aussi question de Jonas ou Younès, l'homme qui a été avalé par une baleine après un naufrage. En effet, cet événement rappelle, d'une certaine façon, celui de Robinson Crusoé, l'homme qui se trouve seul après avoir fait naufrage en échouant sur une île. N'oublions pas, cependant, que Zabor apprenait le Coran, enseigné par l'imam du village, dans une école coranique, etc.

De ce fait, nous remarquons que l'effet arborescent rend visible les interactions entre l'écriture sacrée et l'écriture profane, par le biais de la langue française, même si les deux mondes sont différents et leur relation complexe : « *La langue était devenue mon corps entier, cette fois, et elle y provoquait l'exaltation. J'étais libre !* » (*Ibid.* p.308).

Le protagoniste ajoute : « *Le français était une langue de la mort, pour ceux qui se souvenaient de la guerre, mais pas une longue morte. Pour les autres, les spectateurs de films, les proches de parents immigrés ou les ambitieux rêvant de quitter le village ou de gagner de l'argent sans suer sous le soleil, elle était la preuve qu'on avait fait un grand voyage même si on n'avait jamais quitté Aboukir* » (*Ibid.* p.303).

En évoquant la langue française, il convient de souligner que la fascination de Zabor pour cette langue a un lien direct avec le parcours personnel de Kamel Daoud. Ce dernier, dans une interview, revient sur la langue française et la langue arabe. Pour lui, la langue française est une langue libératrice et ambiante, il l'a apprise, seul, par amour. Cette langue lui a permis de découvrir le corps humain et toute la symbolique qui en découle ; c'est donc une langue de l'intimité, contrairement à sa langue maternelle qui, selon lui, est la langue de l'enfermement (Aït Si Slimane, 2017).

II-3- L'extase :

« *La nuit de l'extase est importante à comprendre. J'y écris ma première métaphore. Je renversai le sens de l'angoisse et de la nuit* » (Daoud, 2017 : 314). Nous avons choisi d'introduire notre dernier titre par une citation, tirée du roman Zabor ou Les Psaumes de Kamel Daoud, afin de rendre compte et de comprendre la sensation de l'« extase » que ressent Zabor, lorsqu'il a découvert son don, celui d'écrire pour repousser la mort. Après avoir lu Les Mille et une Nuits, le narrateur constate qu'il a trouvé la solution pour combattre la mort à la manière de Shéhérazade.

En effet, la nuit de l'« extase » est importante pour le personnage de Kamel Daoud parce que, durant cette nuit, il découvre de nouvelles sensations qui l'éloignent de la mort, à travers l'écriture. Comme Shéhérazade, sultane des aubes, Zabor, prince des aubes, écrit pendant la nuit jusqu'à l'aube et, pendant le jour, il dort. Ainsi, le protagoniste réordonne le monde à sa manière. Dans l'univers du narrateur, il ne s'agit plus d'une femme qui échappe à la mort en racontant des contes à un mauvais roi, mais il est question d'un jeune garçon qui éloigne la mort des autres, en écrivant des histoires dans ses cahiers en français.

De plus, le protagoniste suit le même procédé que Shéhérazade ; il écrit des livres durant la nuit parce qu'il découvre que c'est le moment idéal qui lui permet de gérer tout le village. Ceci provoque en lui une sensation forte parce que la langue française lui permet de combattre la mort, en lui procurant un sentiment d'extase : « *Les langues ont ceci d'affreux qu'elles se dérobent aux moments essentiels : face au feu, à l'extase, à la mort ou à la défaite* » (*Ibid.* p.282).

Le manque de bibliothèques à Aboukir incite Zabor à écrire des histoires). Il écrit donc soir après soir, afin de réaliser des milliers de livres et construire sa propre bibliothèque. Il est comme Shéhérazade, qui raconte des histoires nuit après nuit pour

sauver sa vie. À travers l'écriture des livres, Zabor devient l'homme des « Mille et un Livres », comme Shéhérazade, la femme des Mille et une Nuits. Tout compte fait, c'est à travers les Mille et un Livres que Zabor découvre le monde extérieur et intérieur, et aussi celui de l'écriture, après celui de la lecture. Dès lors, Zabor est projeté dans un univers de l'« extase », car il profite de la magie des nuits à la manière de Shéhérazade. Il constate qu'il détient le monde et il est le maître de son île déserte.

Nous constatons, à travers ce récit, que les livres occupent une place fondamentale dans l'univers de Zabor. Outre les textes sacrés, le protagoniste s'intéresse aussi aux mythes et aux romans d'aventures. L'auteur montre, à travers le don de Zabor, que l'écriture est un moyen efficace pour lutter contre l'enfermement. Elle devient un moyen de liberté, qui délivre les corps de milliers de personnes. Ainsi, Zabor écrit des livres pour rester en vie et échapper à la mort.

L'écriture permet au protagoniste de créer sa propre bibliothèque : il passe ainsi de l'écriture des livres à la construction d'une bibliothèque qui rend visible un autre type d'effet arborescent. Il s'agit, ici, de la représentation d'une nouvelle image de l'arbre. Les branches de l'arbre renvoient aux livres, liés tous ensemble dans un même arbre, la bibliothèque. Comme l'arbre qui possède beaucoup de branches, Zabor, lui aussi, possède, ou mieux écrit, beaucoup de livres dont le nombre augmente au fil du temps. À travers les contes de Shéhérazade, qui ont inspiré Zabor, l'auteur inscrit son roman dans la continuité des *Nuits* : il s'agit du passage des *Mille et une Nuits* au « Mille et un Livres ». En ce sens, Kamel Daoud nous livre une image emblématique de la mort personnifiée qui est impatiente, comme l'était jadis le roi Schariar, d'écouter la fin du conte : « *La mort, qui avait écouté Zabor avec plaisir, se dit en elle-même : J'attendrai jusqu'à demain ; je le ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte* » (*Ibid.* p.329).

Par ailleurs, l'importance des livres et de la bibliothèque, par le biais de l'écriture arborescente, nous fait penser à une nouvelle de Jorge Luis Borges, *La bibliothèque de Babel* (1941), qui représente une métaphore de la littérature. Pour cet auteur, les livres ont une grande importance parce qu'ils sont source du savoir et reflètent l'image du monde réel et imaginaire. En outre, ils donnent un sens profond au monde rempli alors de symboles.

C'est, entre autres, la même idée que véhicule le roman de Kamel Daoud. D'ailleurs, son personnage peut voyager librement à travers les livres et déchiffrer le monde tel qu'il se présente à lui : « *Lire un roman était comme voyager dans un arbre géant, remontant sous son écorce vers ses fruits, à l'intérieur des branches* » (*Ibid.* p.266), dit-il. Cette citation met bien en valeur l'effet arborescent de l'écriture, et nous remarquons que la bibliothèque de Zabor ressemble à un véritable labyrinthe, parce qu'elle comporte beaucoup de livres, à travers lesquels le personnage se perd sans s'y enfermer.

Le motif de la bibliothèque labyrinthique nous impose de revenir à la nouvelle de Jorge Luis Borges, *La bibliothèque de Babel*, citée plus haut. L'auteur décrit l'intérieur de celle-ci comme étant la bibliothèque la *plus immense, contenant vingt longues étagères avec plusieurs livres*. Cette bibliothèque est présentée sous la forme d'un labyrinthe. D'ailleurs, selon lui, toutes les bibliothèques du monde sont des labyrinthes connus par leurs immenses couloirs sans fin. Elles permettent aux lecteurs de circuler et de voyager, en traversant le monde à travers les pages des livres.

Jorge Luis Borges constate aussi que le labyrinthe ressemble à une prison parce que l'individu s'enferme dedans : « *La vie de l'homme sur terre est un labyrinthe parce qu'il ne peut pas en sortir* » (Petroff, 1999 : 10). De ce fait, le labyrinthe est à la fois une prison parce qu'il est un lieu clos géographiquement, mais aussi un lieu ouvert parce qu'il rend possible le voyage dans un autre univers : « *Le labyrinthe borgésien apparaît comme la justification d'une perplexité évidente, participant par la même entièrement au processus « d'individuations » de l'écriture borgésienne* » (Bouvard, 2000 : 9-10). Le labyrinthe borgésien se distingue du labyrinthe traditionnel. Dans ce dernier, le lecteur-voyageur peut explorer quelques couloirs ou rayonnages dont le but d'emprunter le chemin le plus court, alors que pour Jorge Luis Borges, il faut que chaque couloir soit au moins visité une seule fois. Il s'agit donc du passage d'un labyrinthe architectural vers un labyrinthe intellectuel.

Ainsi, Zabor, tel une Shéhérazade au masculin, s'enferme dans sa chambre au milieu de sa bibliothèque-labyrinthe. Il vit entouré de livres qui lui permettent de

voyager, par le biais de l'écriture arborescente, dans un monde imaginaire dominé par un sentiment d'« extase ». La bibliothèque du personnage est comme un labyrinthe architectural et en même temps intellectuel, lui permettant de porter un regard critique sur le monde en général et la société algérienne en particulier.

III-Conclusion :

Au terme de notre recherche, placée sous l'angle de la narratologie de Gérard Genette, nous avons tenté de répondre à notre problématique de départ, en analysant le personnage Zabor de Kamel Daoud, un personnage qui possède le don de repousser la mort à travers le pouvoir de l'écriture. Nous avons constaté que l'écriture, qui donne un sens profond à la vie des sujets, se manifeste à travers la métaphore de l'arbre, généalogique, sacré et profane (ou littéraire). Ce dernier s'incarne à travers la relation de Zabor avec sa famille et les événements du passé et du futur, par le recours aux anachronies, comme les analepses et les prolepses, mais aussi à la focalisation. Ces dernières nous ont permis d'examiner le parcours du protagoniste, en mettant en valeur la découverte de son don, celui d'écrire des livres en langue française, pour guérir les corps malades et ainsi repousser la mort. En outre, ceci nous a permis d'étudier un autre type d'effet arborescent, qui se manifeste par le biais de la langue française, servant de jonction entre l'univers profane et l'univers sacré.

La convocation du sacré prend forme par le recours à l'écriture intertextuelle. Cette dernière fonctionne comme une écriture arborescente et libératrice, mettant en avant les textes qui ont influencé Zabor à écrire des milliers de livres, comme celui de Robinson Crusoé, et à construire sa propre bibliothèque. Le personnage se transforme en une véritable Shéhérazade au masculin au sein de sa bibliothèque-labyrinthe, c'est-à-dire sa chambre. Cet espace le projette dans un univers dominé par le sentiment d'extase, afin de lutter contre la mort, précisément la nuit, à la manière de la princesse orientale, même si la méthode des deux héros est un peu différente.

Le don de l'écriture, qui ouvre le passage au monde imaginaire par le biais du voyage, a changé la vie du narrateur et aussi sa vision, en l'invitant à réfléchir en profondeur sur le monde, y compris son village, et à le réorganiser de sorte à sauver des vies.

Références :

- [1] Aït Si Slimane, Taos. (2017). « *Zabor. Ou Les Psaumes*, Kamel Daoud au Rendez-vous de l'histoire de Blois ». Disponible sur : <http://www.fabriquedesens.net/Zabor-Ou-les-Psaumes-Kamel-Daoud> (consulté le 04/02/2021).
- [2] Bouvard, Yves. (2000). « Le labyrinthe dans *L'Aleph, La bibliothèque de Babel et Le jardin aux sentiers qui bifurquent* (Fictions) de Jorge Luis Borges : vers une écriture personnifiée ? », mémoire de DEA, sous la direction d'Astier. Université de Nanterre Paris X. Disponible sur : <https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:45Fr2IHETVkJ:https://www.iquesta.com/telechargement/Le-Labyrinthe-Dans-Laleph-De-Jc-Borges-Vers-Une-Ecriture-Personnifiee-175.html+%&cd=5&hl=fr&ct=clnk&gl=dz> (consulté le 02/02/2021).
- [3] Daoud, Kamel. (2017). *Zabor ou Les Psaumes*, Alger : édition Barzakh.
- [4] Genette, Gérard (1972). *Figures III*, Paris : Ed. du Seuil, coll. « Poétique ».
- [5] Genette, Gérard. (1982). *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Paris : Editions du Seuil.
- [6] Jouve, Vincent. (1972). *La poétique du roman*. Paris, Ed. du Seuil.
- [7] Lakehal, Imen. (2016). « Lecture intertextuelle de *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud, mémoire de Master », sous la direction de Lamia Mecheri.

Université d'Annaba, 60 p.

- [8] Petroff, Michel. (1999). *Jorge Luis Borges (1899-1986) - La bibliothèque e(s)t Le Labyrinthe*. Genève : Bibliothèque public et universitaire.